

l'arrestation. Celui-ci alors se fâcha et les apostrophes. Malheureusement pour lui, les affluents étaient armés... de toutes pièces armés de colle de pâte; barbouiller M. Fiaux et son ami comme de simples affiches fut pour eux l'affaire d'un instant. M. Belligaud recut même sur la tête le contenu du récipient.

Les deux « victimes » sont allées porter leurs doléances à M. Collas, commissaire de police. Hier, les concierges des maisons sur lesquelles avaient été apposés les professions de foi des candidats, des appels des comités ont une fois de plus été saisis par le grand renfort d'eau et de coups de brosse, les papiers de toutes couleurs qui font le désespoir des propriétaires non candidats. Cette toilette des murailles durera au moins un jour ou deux.

Un misérable. — Frédéric Hahn, âgé de vingt et un ans, ouvrier de l'acier d'Herzberg, est traduit devant le jury pour homicide et agression sous l'accusation d'assassinat. Bien que né à Champagnole, village des environs de Nancy, de parents originaires de Metz, Frédéric Hahn a vécu avec Français une haine implacable, et c'est pour obéir à ce sentiment que, le dimanche 7 octobre 1883, armé d'un poignard et d'une barre de fer, lui et son frère, également armés, parcouraient les rues et les cabarets d'Herzberg, cherchant l'occasion d'immoler quelqu'un de ces Français si odieux.

Leur recherche était particulièrement dirigée contre le garde-champêtre, vieillard de soixante-douze ans qui, quelques temps auparavant, avait dressé contre eux un procès-verbal. Faute de le trouver, ils ont d'abord attaqué le nommé Eck, ouvrier comme eux à l'acierie, et leur parent. Celui-ci dut à son adresse et son agilité d'échapper à l'attaque du poignard dont Frédéric Hahn cherchait à le frapper, en renversant son agresseur d'un coup de pied dans la poitrine, et en précipitant aussitôt à terre, par le même procédé, Jean Hahn, l'auxiliaire de son frère Frédéric.

Quelques moments après, et un peu plus loin, le sieur Goujon, maître charpentier, manquant être victime de la rage homicide de Frédéric Hahn, a lui complètement inconnu jusque-là, dont il ne soupçonnait pas même la présence pris de lui, lorsqu'il recevait dans l'ombre, dudit Frédéric Hahn, trois coups de poignard, l'un dans le dos, l'autre à la poitrine et le troisième à l'épaule. Heureusement, aucune de ces blessures n'a eu pour M. Goujon de résultat fâcheux, mais il n'en a pas été de même pour le sieur Jules Thiry, débitant de boissons à Herzberg; ce dernier, qui venait de sortir de sa maison avec Goujon, tombé dans le même guet-apens, aîné au-dessous de la clavicule gauche, aussi par le poignard de Frédéric Hahn, a expiré au bout de quelques instants, sous les yeux de sa femme et de ses enfants.

L'accusation est adressée par M. Goujon, substitut de M. le procureur. Le substitut, bien que maintenant le caractère de la préméditation au fait reproché à Hahn, pré-ditation résultant du pari pris, arrêté et préparé à l'avance, dont il ne soupçonnait pas même la présence pris de lui, lorsqu'il recevait dans l'ombre, dudit Frédéric Hahn, trois coups de poignard, l'un dans le dos, l'autre à la poitrine et le troisième à l'épaule. Heureusement, aucune de ces blessures n'a eu pour M. Goujon de résultat fâcheux, mais il n'en a pas été de même pour le sieur Jules Thiry, débitant de boissons à Herzberg; ce dernier, qui venait de sortir de sa maison avec Goujon, tombé dans le même guet-apens, aîné au-dessous de la clavicule gauche, aussi par le poignard de Frédéric Hahn, a expiré au bout de quelques instants, sous les yeux de sa femme et de ses enfants.

La défense était confiée à M. de Maillier, qui s'est efforcé de faire écarter la préméditation et de présenter la mort de Jules Thiry comme due à une résolution soudaine, inspirée par la colère et l'ivresse, et non comme l'acte d'une volonté réfléchie.

Le jury est entré à minuit dans la salle de ses délibérations. S'inspirant des précédents de M. de Maillier, et de la circonstance de la préméditation, en lui accordant toutefois des circonstances atténuantes.

La cour a prononcé contre lui la peine de vingt années de travaux forcés.

## VARIÉTÉS

### FEODORA LA NIKHILISTE

Par A. de Lamothé (Suite)

— Chez des Juifs ! fit le colonel avec une vivacité qui ne fut pas maître de dissimuler, chez quels Juifs ?

— Je figure, excellence, ne me fournissant pas chez eux.

— C'est bien, je verrai à m'en procurer. Vous pouvez faire reprendre le travail.

— Si cependant votre excellence désirait qu'on ne tresse point d'aux heures réglementaires.

— Faites comme il vous plaira, gronda Artomof, qui sortit brusquement avec ses gendarmes.

La foule qui s'était rassemblée dans la rue ne comprenait rien à cette vie domestique, faite dans un bâtiment de la Couronne, dans le bâtiment même où était installée la section.

En agissant sans ordre du général, le trop confiant colonel sentait bien qu'il avait joué son rôle, car de tout temps, il a existé une certaine jalousie entre la section de police et le général des gendarmes. Or, par la faute commise par son subordonné, le général Drenthel, se trouvait gravement compromis.

Mais en ce moment Artomof d'accoutait que sa colère et, monté à cheval, suivi de quatre gendarmes, il partit au trot pour la rue où demeurait Aaron.

Il était difficile d'arriver à la maison Anichkof sans être aperçu par le brocanteur; le reste des cavaliers ne prenaient nul souci de dissimuler leur approche.

En voyant arriver le colonel, accompagné de son escorte, le vieil Aaron eut d'abord un mouvement de joie, il pensait au cent cinquante mille roubles qu'il avait gagnés si facilement, et cette joie, de courte durée, fit place presque aussitôt à un vague soupçon de terreur, et ce fut avec tremblement qu'il ouvrit sa porte à laquelle heurtait le colonel.

Les yeux flamboyants d'Artomof ne disaient que trop qu'il était le vrai motif de sa visite, et que trop qu'il était le vrai motif de sa visite, et que trop qu'il était le vrai motif de sa visite.

— Les yeux flamboyants d'Artomof ne disaient que trop qu'il était le vrai motif de sa visite, et que trop qu'il était le vrai motif de sa visite, et que trop qu'il était le vrai motif de sa visite.

— Les yeux flamboyants d'Artomof ne disaient que trop qu'il était le vrai motif de sa visite, et que trop qu'il était le vrai motif de sa visite, et que trop qu'il était le vrai motif de sa visite.

— Les yeux flamboyants d'Artomof ne disaient que trop qu'il était le vrai motif de sa visite, et que trop qu'il était le vrai motif de sa visite, et que trop qu'il était le vrai motif de sa visite.

— Les yeux flamboyants d'Artomof ne disaient que trop qu'il était le vrai motif de sa visite, et que trop qu'il était le vrai motif de sa visite, et que trop qu'il était le vrai motif de sa visite.

— Les yeux flamboyants d'Artomof ne disaient que trop qu'il était le vrai motif de sa visite, et que trop qu'il était le vrai motif de sa visite, et que trop qu'il était le vrai motif de sa visite.

— Les yeux flamboyants d'Artomof ne disaient que trop qu'il était le vrai motif de sa visite, et que trop qu'il était le vrai motif de sa visite, et que trop qu'il était le vrai motif de sa visite.

— Les yeux flamboyants d'Artomof ne disaient que trop qu'il était le vrai motif de sa visite, et que trop qu'il était le vrai motif de sa visite, et que trop qu'il était le vrai motif de sa visite.

— Les yeux flamboyants d'Artomof ne disaient que trop qu'il était le vrai motif de sa visite, et que trop qu'il était le vrai motif de sa visite, et que trop qu'il était le vrai motif de sa visite.

— Les yeux flamboyants d'Artomof ne disaient que trop qu'il était le vrai motif de sa visite, et que trop qu'il était le vrai motif de sa visite, et que trop qu'il était le vrai motif de sa visite.

— Les yeux flamboyants d'Artomof ne disaient que trop qu'il était le vrai motif de sa visite, et que trop qu'il était le vrai motif de sa visite, et que trop qu'il était le vrai motif de sa visite.

— Les yeux flamboyants d'Artomof ne disaient que trop qu'il était le vrai motif de sa visite, et que trop qu'il était le vrai motif de sa visite, et que trop qu'il était le vrai motif de sa visite.

— Les yeux flamboyants d'Artomof ne disaient que trop qu'il était le vrai motif de sa visite, et que trop qu'il était le vrai motif de sa visite, et que trop qu'il était le vrai motif de sa visite.

— Les yeux flamboyants d'Artomof ne disaient que trop qu'il était le vrai motif de sa visite, et que trop qu'il était le vrai motif de sa visite, et que trop qu'il était le vrai motif de sa visite.

— Les yeux flamboyants d'Artomof ne disaient que trop qu'il était le vrai motif de sa visite, et que trop qu'il était le vrai motif de sa visite, et que trop qu'il était le vrai motif de sa visite.

— Les yeux flamboyants d'Artomof ne disaient que trop qu'il était le vrai motif de sa visite, et que trop qu'il était le vrai motif de sa visite, et que trop qu'il était le vrai motif de sa visite.

— Les yeux flamboyants d'Artomof ne disaient que trop qu'il était le vrai motif de sa visite, et que trop qu'il était le vrai motif de sa visite, et que trop qu'il était le vrai motif de sa visite.

— Les yeux flamboyants d'Artomof ne disaient que trop qu'il était le vrai motif de sa visite, et que trop qu'il était le vrai motif de sa visite, et que trop qu'il était le vrai motif de sa visite.

— Les yeux flamboyants d'Artomof ne disaient que trop qu'il était le vrai motif de sa visite, et que trop qu'il était le vrai motif de sa visite, et que trop qu'il était le vrai motif de sa visite.

— Les yeux flamboyants d'Artomof ne disaient que trop qu'il était le vrai motif de sa visite, et que trop qu'il était le vrai motif de sa visite, et que trop qu'il était le vrai motif de sa visite.

— Les yeux flamboyants d'Artomof ne disaient que trop qu'il était le vrai motif de sa visite, et que trop qu'il était le vrai motif de sa visite, et que trop qu'il était le vrai motif de sa visite.

— Les yeux flamboyants d'Artomof ne disaient que trop qu'il était le vrai motif de sa visite, et que trop qu'il était le vrai motif de sa visite, et que trop qu'il était le vrai motif de sa visite.

Celui-ci rompit le cachet et pâlit; c'était un ordre du général Drenthel, lui enjoignant d'avoir à se présenter immédiatement devant lui pour expliquer sa conduite.

Cette explication pouvait bien se terminer par la dégradation avec ordre d'exil en Sibirie; il était marié, père de famille, le châtelain qui l'attendait exultant le déshonneur, et le comprit qu'il était perdu, si la complexité du juif avec les sectaires n'était pas établie.

— Gardez cet homme à vue, dit-il, à deux gendarmes; si d'ici à une heure vous ne recevez pas de contre-ordre, vous le conduirez en prison.

Puis, sortant de la boutique, il renvoya le reste de son escorte avec son cheval, préférant aller à pied jusque chez son chef pour avoir le temps de recueillir ses idées.

La rue où il se trouvait était déserte, il marchait si préoccupé qu'il ne vit même pas un jeune homme qui venait au-devant de lui, et le heurta si violemment qu'il tomba rudement.

Quand, revenu de son étourdissement, il regarda autour de lui, le jeune homme avait disparu; mais une large tache de sang colorait, d'un rouge vif, la neige en même temps que sous son uniforme il sentait couler un liquide chaud et épais, un nuage passait devant ses yeux.

Il voulut se relever et n'en eut pas la force, appeler et le voir le manquant, il regarda sa poitrine et il sentait une douleur sourde, suffoquante, et vit planté à travers sa tunique un couteau, au manche duquel était attaché un papier.

Alors seulement il comprit que celui qui l'avait heurté était un assassin, et que qui allait mourir.

Artomof était un brave, ayant la foi il préférait la mort à la honte. De sa main presque paralysée il fit un signe de croix, et ses lèvres murmurèrent ce seul mot :

— Tant mieux.

Quelques minutes plus tard des passants l'aperçurent et voulurent le relever, déjà il était mort.

Des tchoukitchi avertis, emportèrent son cadavre au poste le plus voisin.

Quand les gendarmes passèrent conduisant en prison Aaron qui pleurait et s'arrachait les cheveux, l'un d'eux remarqua la flaque pourpre et dit à son camarade :

— Encore quelqu'un de nos frères que les brigands auront assassiné, c'est le cinquième en huit jours.

— Ce chien paiera pour les autres, répondit le soldat en allongeant un coup de plat de sabre à son prisonnier.

— Si je croyais à la Providence, s'écria Nadège en apprenant ce qu'elle appelait l'heureux succès de la journée, je dirais qu'elle prend notre parti.

Voilà un mot que je m'étonne de trouver sur les lèvres d'un philosophe, pour lequel une Providence existe, il faudrait un Dieu.

— Dieu, c'est l'intelligence humaine, il n'y en a pas d'autres, fit la Sibérienne.

— Alors, la Providence, c'est toi, répartit Feodora, car c'est à toi que nous devons cette triple victoire.

— Ce chien paiera pour les autres, répondit le soldat en allongeant un coup de plat de sabre à son prisonnier.

— Si je croyais à la Providence, s'écria Nadège en apprenant ce qu'elle appelait l'heureux succès de la journée, je dirais qu'elle prend notre parti.

Voilà un mot que je m'étonne de trouver sur les lèvres d'un philosophe, pour lequel une Providence existe, il faudrait un Dieu.

— Dieu, c'est l'intelligence humaine, il n'y en a pas d'autres, fit la Sibérienne.

— Alors, la Providence, c'est toi, répartit Feodora, car c'est à toi que nous devons cette triple victoire.

— Ce chien paiera pour les autres, répondit le soldat en allongeant un coup de plat de sabre à son prisonnier.

— Si je croyais à la Providence, s'écria Nadège en apprenant ce qu'elle appelait l'heureux succès de la journée, je dirais qu'elle prend notre parti.

Voilà un mot que je m'étonne de trouver sur les lèvres d'un philosophe, pour lequel une Providence existe, il faudrait un Dieu.

— Dieu, c'est l'intelligence humaine, il n'y en a pas d'autres, fit la Sibérienne.

— Alors, la Providence, c'est toi, répartit Feodora, car c'est à toi que nous devons cette triple victoire.

— Ce chien paiera pour les autres, répondit le soldat en allongeant un coup de plat de sabre à son prisonnier.

— Si je croyais à la Providence, s'écria Nadège en apprenant ce qu'elle appelait l'heureux succès de la journée, je dirais qu'elle prend notre parti.

Voilà un mot que je m'étonne de trouver sur les lèvres d'un philosophe, pour lequel une Providence existe, il faudrait un Dieu.

— Dieu, c'est l'intelligence humaine, il n'y en a pas d'autres, fit la Sibérienne.

— Alors, la Providence, c'est toi, répartit Feodora, car c'est à toi que nous devons cette triple victoire.

— Ce chien paiera pour les autres, répondit le soldat en allongeant un coup de plat de sabre à son prisonnier.

— Si je croyais à la Providence, s'écria Nadège en apprenant ce qu'elle appelait l'heureux succès de la journée, je dirais qu'elle prend notre parti.

Voilà un mot que je m'étonne de trouver sur les lèvres d'un philosophe, pour lequel une Providence existe, il faudrait un Dieu.

— Dieu, c'est l'intelligence humaine, il n'y en a pas d'autres, fit la Sibérienne.

— Alors, la Providence, c'est toi, répartit Feodora, car c'est à toi que nous devons cette triple victoire.

— Ce chien paiera pour les autres, répondit le soldat en allongeant un coup de plat de sabre à son prisonnier.

trouvera des traites dans nos rangs. Nous disposons de ressources pécuniaires tellement considérables, que nous pouvons résister à l'appât de l'or.

L'exécution de Mézentof nous a coûté 6,000 roubles, et celle de Kratopkine à peu près autant, malgré cela nous avons encore à notre disposition 400,000 roubles, c'est plus qu'il n'en faut pour achever notre œuvre.

— Quarante mille roubles ! fit Nadège d'un air incrédule, c'est au plus ce qui te reste.

— C'est toute ma fortune que je donne, répartit Feodora égarée par son exaltation.

— Tu es sublime, s'écria la Sibérienne en s'emparant du papier fatal, et le faisant disparaître dans son corsage pour ôter à l'imprudent le temps de le déchirer; oui, sublime ! répéta-t-elle en s'élançant vers sa chambre, je cours le faire imprimer.

— Notre imprimerie est surveillée, pas d'imprudence, répartit Feodora, ce serait nous perdre pour rien.

Mais déjà la porte s'était refermée, et, debout, stupéfaite de son acte audacieux, la jeune fille en était à se demander si elle devait bien laisser livrer ce document à la publicité, quand une seconde porte s'ouvrit et, sur le seuil apparut la comtesse Tatiana.

— Pardon, chère belle, si je vous surprends ainsi, fit-elle en s'avancant avec cette grâce charmante qui, à la cour, lui avait gagné tous les cœurs, mais une mère de ses enfants, sa fille et, comme il s'agit de votre bonheur, au quel je serais si heureuse de contribuer, j'ai retrouvé toute la vivacité de ma jeunesse pour venir vous annoncer la première, une nouvelle qui peut-être, sera de nature à presser votre détermination.

— Vous n'avez toujours la bienvenue chez moi, balbutia la nihiliste à laquelle le trouble de ses idées ne permettait pas de se remettre tout à coup, et je ne puis me reconnaître de votre amitié.

(A suivre)

## PROGRAMMES DES THEATRES

Theâtre des Boulevards. — Tous les dimanches, mardi, mercredi et jeudi, pendant la durée de la fête, à huit heures du soir : *Michel Stragoff*, drame à grand spectacle en 5 actes et 16 tableaux, de MM. Dennery et J. Verno, musique de M. Arnauld. — Soixante-dixième anniversaire de son père, MM. Pierre Gascar, directeur du théâtre de Roubaix; Anglais, du théâtre d'Amiens; Cuvry, du théâtre de Reims; — 200 costumes nouveaux de la maison Chabron. — Artistes de la maison Ogbin, de la porte St-Martin. — Mise en scène du Théâtre-Français. Costumes uniformes de la maison de St-Gyr, très et accessoires exécutés spécialement par la maison Leprieux.

Bureaux à 7 heures 3/4. — Lever à 8 heures 1/4. Prix des places ordinaires.

## SAISON DE PRINTEMPS

Les personnes qui ont l'habitude de se purger au printemps, celles qui craignent le retour de maux d'estomac ou qui sont incommodées par le sang (apoplexie), la bile ou les humeurs, trouveront dans le Chocolat de Desbarrière un purgatif agréable et très efficace. Il se vend dans les Pharmacies. (Exiger sur chaque boîte la signature Desbarrière, car il y a des contrefaçons.) 20711

## DEPECHE TELEGRAPHIQUES

(De nos correspondants particuliers et par FIL SPÉCIAL)

Le prince de Galles

S. A. R. le prince de Galles est arrivé hier soir à Paris, venant de Berlin, par le train de sept heures trente minutes.

Il est descendu, suivant son habitude, à l'hôtel Bristol, où un appartement du 1er étage lui avait été réservé.

Le prince, qui désire conserver le plus strict incognito, est simplement accompagné d'un secrétaire. Il passera tout au plus 48 heures à Paris et partira ensuite pour Londres.

Très fatigué par le voyage rapide qu'elle venait d'accomplir, son Altesse n'est pas sortie hier et est restée dans ses appartements.

Un congrès de souverains

Il n'est bruit, à Nice, que de la visite que feraient à Nice, cet été, les empereurs d'Allemagne et d'Autriche, qui auraient choisi cette ville pour l'entrevue qu'on leur prête. Le roi d'Italie assisterait également à ce congrès de souverains.

Une grande villa est sur le point d'être louée à un grand personnage italien, ami du roi Humbert, et c'est dans cette villa qu'aurait lieu l'entrevue des empereurs et roi.

Depuis quelques temps, des généraux et officiers supérieurs allemands parcourent le littoral de San Remo, à Nice, et ont établi leur quartier général à Monte-Carlo.

Le ministère de l'intérieur à Paris est d'ailleurs fort bien renseigné sur leurs agissements, qui ne donnent lieu à aucune suspicion.

Les troupes du Tonkin

Une partie de l'effectif militaire, placé sous les ordres du général Millot, va pouvoir quitter le Tonkin, par suite du traité de paix dont les préliminaires ont été signés récemment à Hanoi.

M. Ferry a l'intention de détacher immédiatement du corps expéditionnaire, 1,500 hommes qui iront prendre part aux opérations de Madagascar et aider l'amiral Miége à réduire les Hovas.

Le détachement serait commandé par le général Brière de l'Isle.

Un crime à Tunis

Un crime épouvantable a eu lieu aux environs de Tunis. Plusieurs indigènes ont été tués dans le douar et étaient venus en ville pour chercher quelques chapeaux, afin d'organiser un concert. Ils trouvaient donc à Tunis quatre mauresques et une juive qui consentaient à les servir. Arrivés au douar on dina, puis on prit des dispositions pour installer les cinq femmes qui devaient chanter en s'accompagnant sur la « guitare » et la « derbouka ». Au milieu du concert, les Arabes se précipitèrent sur ces femmes en brandissant leurs yatagans. Ils coupèrent le cou aux quatre mauresques et étranglèrent la juive.

Émeute à Pesth

Un télégramme aujourd'hui de Pesth à l'agence Reuters : Hier, à l'Union près de Weissenberg, dans la Hongrie méridionale, pendant un meeting pour Serbes auquel assistaient près de trois mille personnes, de sérieux désordres ont éclaté par suite de l'intervention du magyar, juge de paix, dans l'assemblée et une juive qui consentait à les servir. Arrivés au douar on dina, puis on prit des dispositions pour installer les cinq femmes qui devaient chanter en s'accompagnant sur la « guitare » et la « derbouka ». Au milieu du concert, les Arabes se précipitèrent sur ces femmes en brandissant leurs yatagans. Ils coupèrent le cou aux quatre mauresques et étranglèrent la juive.

COTONS

Le Havre, 12 mai. Marché ferme. Ventes 1500 balles. On cote disponible et courant : Juin fr. 74.50, juillet fr. 75.50, août fr. 76.50, sept. fr. 77.50, oct. fr. 78.50, nov. fr. 79.50, déc. fr. 80.50, jan. fr. 81.50, fév. fr. 82.50, mars fr. 83.50, avril fr. 84.50, mai fr. 85.50.

Le Havre, 13 mai. Ventes : 17,000 balles. Marché inchangé.

New-York, 13 mai. Middling Upland, 11 1/16. 2,800 balles. Inchangé. Recettes aux Etats-Unis : 2,800 balles. Inchangé. Cote des balles de Middling, classe américaine à New-York, 11 1/16 Savannah, 11 1/4.

## BOURSE COMMERCIALE DE PARIS

du mardi 13 mai 1884.

Huile de colza. — Tendances calme

Cours précédents. Cours du jour

M. Gladstone et l'opinion anglaise

Paris, 13 mai. A la Chambre des communes, la discussion de l'abolition de M. Hicks Beach, continuera aujourd'hui.

Le Times et le Standard jugent sévèrement la défense de M. Gladstone. Le Times dit qu'elle a consacré ses partisans eux-mêmes.

Le Daily Telegraph dit que le discours de M. Gladstone est un merveilleux apologétique, mais non convaincant.

Le Morning Post dit que M. Gladstone a fait clairement entendre qu'il ne voulait rien faire. L'Angleterre condamnera sa politique.

Une dépêche d'Alexandrie mentionne le bruit que Gordon a essayé de quitter Khartoum, mais qu'il a été obligé de rentrer après trois jours par suite de l'impossibilité d'échapper.

## PROGRAMMES DES THEATRES

Theâtre des Boulevards. — Tous les dimanches, mardi, mercredi et jeudi, pendant la durée de la fête, à huit heures du soir : *Michel Stragoff*, drame à grand spectacle en 5 actes et 16 tableaux, de MM. Dennery et J. Verno, musique de M. Arnauld. — Soixante-dixième anniversaire de son père, MM. Pierre Gascar, directeur du théâtre de Roubaix; Anglais, du théâtre d'Amiens; Cuvry, du théâtre de Reims; — 200 costumes nouveaux de la maison Chabron. — Artistes de la maison Ogbin, de la porte St-Martin. — Mise en scène du Théâtre-Français. Costumes uniformes de la maison de St-Gyr, très et accessoires exécutés spécialement par la maison Leprieux.

Bureaux à 7 heures 3/4. — Lever à 8 heures 1/4. Prix des places ordinaires.

## SAISON DE PRINTEMPS

Les personnes qui ont l'habitude de se purger au printemps, celles qui craignent le retour de maux d'estomac ou qui sont incommodées par le sang (apoplexie), la bile ou les humeurs, trouveront dans le Chocolat de Desbarrière un purgatif agréable et très efficace. Il se vend dans les Pharmacies. (Exiger sur chaque boîte la signature Desbarrière, car il y a des contrefaçons.) 20711

Taxe des lettres recommandées, des valeurs déclarées et des objets précieux (valeurs cotées).

La taxe des lettres recommandées se compose de la taxe d'un lettre ordinaire, plus un droit fixe de 25 cent. La taxe des valeurs déclarées est la même que celle des lettres recommandées, plus un droit proportionnel de 10 centimes par 100 francs.

La taxe des objets précieux, bijoux, etc., se compose d'un droit fixe de 25 centimes et d'un droit sur la valeur déclarée. Ce droit est de 1/10 sur les 100 premiers francs, et de 50 centimes sur les autres 100 francs.

Le minimum de la déclaration est de 50 francs pour les valeurs cotées, et de 100 francs pour les autres valeurs.

ÉTRANGER. — Pour tous les pays du globe : LETTRES ORDINAIRES : 25 cent. par 15 grammes (ou fraction de 15 grammes).

PAPERS D'AFFAIRES : 25 cent. jusqu'à 250 grammes; au-dessus de 250 grammes 5 cent. par 50 grammes ou fraction de 50 grammes.

ECHANTILLONS DE MARCHANDISES : 10 cent. jusqu'à 100 grammes; au-dessus de 100 grammes 5 cent. par 50 grammes ou fraction de 50 grammes.

JOURNAUX ET AUTRES IMPRIMÉS : 5 cent. par 50 grammes ou fraction de 50 grammes.

## COMMERCÉ

LAINE

Ventes publiques (2<sup>e</sup> semaine).

Londres, le 10 mai. L'influence des acheteurs a encore augmenté pour la deuxième semaine d'enchères de laines coloniales; elle était la moyenne pour les ventes de la semaine précédente.

Avec une succession de catalogues bien composés, l'animation a été assez générale parmi les acheteurs étrangers qui font leurs approvisionnements habituels en laine métrique et pétoque.

On constate assez de régularité et de fermeté dans les cours de tous les genres métriques, ainsi qu'une tendance à la hausse sur les laines courtes, surtout sur les qualités moyennes et brillantes en laines mères ou agueaux.

Il y a eu et il y a eu quelques rectifications dans les évaluations faites au début de la semaine, de certains genres d'après leurs résultats en manutention.

En général, les ventes d'Australie, il est facile d'opérer au mieux, et les qualités moyennes surtout dans les qualités métriques un peu déficientes.

Il y a une assez bonne demande pour les laines du Cap de bonne Espérance aux cotés d'ouverture.

L'exportation enlève plus de la moitié des quantités adjudicées. L'Angleterre fait des achats considérables en laines métriques et de 60 grammes de 60 grammes.

Le détachement serait commandé par le général Brière de l'Isle.

Un crime à Tunis

Un crime épouvantable a eu lieu aux environs de Tunis. Plusieurs indigènes ont été tués dans le douar et étaient venus en ville pour chercher quelques chapeaux, afin d'organiser un concert. Ils trouvaient donc à Tunis quatre mauresques et une juive qui consentaient à les servir. Arrivés au douar on dina, puis on prit des dispositions pour installer les cinq femmes qui devaient chanter en s'accompagnant sur la «